

Gianfranco Baruchello**Livourne, 1924**

Avocat de formation, Baruchello quitte le milieu de l'industrie lourde italienne en 1959 pour se consacrer à l'art en autodidacte. Peintre, mais aussi poète et cinéaste, il est très proche de Marcel Duchamp, Gilles Deleuze et Jean-François Lyotard. Avec eux, il expérimente la transversalité des langages artistiques. Il conçoit des ponts improbables entre des domaines tels que le régime d'une société fictive et l'économie (fondation d'Artiflex, 1967, et la livraison d'échantillons), ou encore l'art et l'agriculture (Cornelia Agricola S.p.A., 1973-1983), le tout répondant au principe d'une *esthétique relationnelle*. Sa peinture appréhende l'incertain et utilise le blanc comme un champ du possible. Il fragmente et miniaturise afin de développer un vocabulaire plastique qui lui est propre : peinture acrylique, aluminium, multitude d'objets, de formes et de personnages issus de divers domaines sont agencés sans hiérarchie, créant ainsi une sorte de microcosme et restituant une carte mentale de l'artiste, décidément inclassable.

George Brecht**New York, 1926 – Cologne, 2008**

D'abord chimiste, George MacDiarmid, alias George Brecht, s'intéresse à la sérendipité dans les sciences et dans l'art. Il suit en 1958-1959 le séminaire de composition expérimentale de John Cage à la New School for Social Research de New York et devient peu après un représentant important du mouvement Fluxus. Installé en Europe dès 1965, il fonde avec Robert Filliou la non-École de Villefranche-sur-Mer et La Cédille qui Sourit, une non-boutique, lieu de création où se poursuivent ses recherches sur l'aléatoire et le jeu. C'est le début de la création de boîtes garnies d'objets ordinaires qui l'inspireront des décennies durant. Outre ses *Chance Paintings*, il théorise dans ses *events* l'instant décisif que peut être la découverte d'un ready-made ou d'une œuvre-partition, prescrivant des actions au spectateur. Établi en Allemagne dès 1970, George Brecht est plusieurs fois présenté à la documenta de Cassel.

Jean-Marc Bustamante

Toulouse, 1952

Vit et travaille à Paris.

Après des études d'économie, Jean-Marc Bustamante s'initie à la photographie, notamment auprès de William Klein, dont il devient l'assistant au milieu des années 1970. À partir de 1978, il réalise des photographies couleur de grand format de maisons ou bâtiments à la périphérie de la ville, qu'il intitule paradoxalement *Tableaux*. Dans le courant des années 1980, il collabore avec le sculpteur Bernard Bazile sous le nom de BazileBustamante en créant des installations, faites d'objets et de photographies. Il met au point plusieurs procédés, dont celui qui consiste à photographier des photographies dans des magazines d'architecture qu'il sérigraphie sur plexiglas. Dès le début de sa pratique, son travail interroge les échanges entre photographie, peinture et sculpture au service d'un questionnement sur l'image, visant à la dépasser tout en gardant le contact avec le réel, pour reprendre ses mots. Depuis 1996 il enseigne aux Beaux-Arts, à Paris, dont il fut le directeur de 2015 à 2019 ; il a également été professeur à l'Akademie der Bildenden Künste de Munich entre 2010 et 2016.

[Salle Abstraction ; Salle Lumière | Noir et blanc ; Salle Paysages]

Michael Buthe

Sonthofen, 1944 – Bad Godesberg, 1994

Durant sa courte mais intense carrière, l'artiste allemand Michael Buthe a réalisé des œuvres d'une grande diversité, notamment des peintures, des photographies, des sculptures d'assemblage, mais aussi des contes et des poèmes.

Après avoir étudié à la Werkkunstschule de Cassel, il s'établit à Cologne en 1968. Son œuvre cherche alors à concilier les deux courants opposés que sont le minimalisme et l'antiforme. En 1972, il participa à la légendaire documenta 5. Au Maroc, où il fait de fréquents séjours entre 1971 et 1991, Buthe est profondément marqué par les couleurs vives et les matériaux traditionnels, tout comme par la spiritualité de ce pays. Il s'oriente alors vers des œuvres oniriques jouant avec les textures et les superpositions de matières.

De 1983 à sa mort, il fut professeur à l'Académie des beaux-arts de Düsseldorf.

[Salle Galerie Bama | Fluxus]

Vlassis Caniaris

Athènes, 1928-1991

Après cinq ans d'études de médecine, Vlassis Caniaris poursuit ses études à l'École des beaux-arts d'Athènes dont il sort diplômé en 1955. Sa première exposition d'art abstrait à Athènes, en 1958, fait scandale ; il part alors pour Rome, avant de s'installer à Paris en 1960 où il fréquente les Nouveaux Réalistes. Il tente un retour à Athènes après le putsch militaire de 1967, mais revient à Paris en 1969, où il explore le thème de l'émigration qui le conduit deux ans à Berlin. Il s'établit définitivement en Grèce en 1976 et enseigne à l'Université technique nationale d'Athènes jusqu'en 1996. Se détournant très tôt de la peinture sur chevalet, le plasticien grec puise son inspiration dans les conditions sociales et politiques pour définir un style très personnel combinant différents matériaux bruts, créant des installations incluant des poupées et des objets. Son travail est présenté à la Biennale de Venise (en 1964 et 1988), ainsi qu'à la documenta VI en 1977. Il bénéficie d'expositions individuelles au musée d'Art moderne de la Ville de Paris (1970), au Moderna Museet de Stockholm (1972) et à l'Institute of Contemporary Arts de Londres (1976).

[Salle Galerie Bama | Fluxus]

Franck Chalendar

Chadrac, 1966

Vit et travaille à Saint-Étienne.

L'artiste se forme à l'école des beaux-arts de Saint-Étienne. Il est peintre et revendique dans l'acte pictural l'exploration du pouvoir émotionnel de la couleur porté par la gestuelle de son pinceau. « Toutes les questions qui traversent cette peinture (la fonction de l'image peinte, la gestualité, les références, etc.) ne sont abordées que dans la mesure où elles s'inscrivent dans les limites de l'espace plan du tableau. [...] Chalendar multiplie les déclarations qui disent son souci du tableau : "Essayer de peindre et de faire un tableau, c'est bien ce qui m'importe". » (Karim Ghaddab et al., *Franck Chalendar*, Saint-Étienne, Ceysson éditions d'art, 2016.)

[Salle Abstraction]

Erik Dietman

Jönköping, 1937 - Paris, 2002

Esprit libre et libertaire, cet artiste suédois préfère à l'enseignement de l'École des beaux-arts de Malmö les pratiques du mouvement dada et mêle dessin, peinture, assemblage, sculpture, soufflage du verre et poésie. Objecteur de conscience, il quitte la Suède pour la France en 1959. Sans s'affilier à aucun mouvement, il partage avec les acteurs du Nouveau Réalisme et de Fluxus le sens du happening, de la spontanéité et de la provocation. Grand lecteur et amateur de poésie concrète, Dietman ponctue souvent ses œuvres d'un humour pataphysique, prenant ainsi ses distances avec la linguistique de l'art conceptuel. Après la destruction des œuvres et manuscrits laissés dans sa chambre de l'hôtel Carcassonne, Paris, à l'été 1962, l'artiste s'intéresse à la décomposition et à sa prévention : ainsi voient le jour ses images et objets « pansés/pensés » de sparadraps ou de bandages. Dans les années 1980, la sculpture – qu'il enseignera à l'ENSBA à la fin de sa vie – prend une part importante et diversifiée dans son œuvre, toujours habitée d'une poésie teintée d'un soupçon d'impertinence.

[Salle Galerie Bama | Fluxus]

Helmut Dörner

Gengenbach, 1952

Vit et travaille à Karlsruhe.

Formé à la Kunstakademie de Düsseldorf auprès de Gerhard Richter de 1976 à 1982, Helmut Dörner enseigne à l'Académie des beaux-arts de Karlsruhe depuis 1989. En sculpture d'abord, puis en peinture, l'artiste s'inspire de domaines variés (biologie, musique contemporaine, géologie). La matière épaisse et vive de ses débuts gagne en finesse jusqu'à obtenir un effet quasi laqué.

Au début des années 1990, le plexiglas devient son support de prédilection. La transparence totale ou partielle du matériau permet à l'artiste de faire dialoguer le motif peint sur la surface et son ombre projetée colorée sur le mur. Laque, huile, crayon, craie grasse et acétone donnent lieu à de multiples expérimentations qui modifient ou altèrent ce support. Au cours des dix dernières années, l'artiste s'est progressivement remis à peindre des aplats sur bois.

[Salle Paysages]

Elger Esser

Stuttgart, 1967

Vit et travaille à Düsseldorf.

L'artiste franco-allemand Elger Esser passe son adolescence à Rome, où sont installés ses parents, le père écrivain et sa mère photographe. Formé par Bernd et Hilla Becher notamment à la Kunstakademie de Düsseldorf, il est l'un des héritiers de cette école. Il s'écarte cependant de la trame conceptuelle et minimaliste des séries et compositions objectives des Becher au profit d'une poésie pittoresque et élégiaque. Dans ses clichés résonnent les *vedute* romaines des peintres classiques et la peinture romantique, mais aussi impressionniste et symboliste. Les techniques anciennes de prise de vue et de tirage placent Elger Esser dans la lignée des pionniers de la photographie et des pictorialistes. La mémoire, le temps présent et révolu et la peinture sont au cœur de ses paysages. Esser a présenté son travail aux Rencontres photographiques d'Arles en 2009.

[Salle Paysages]

Robert Filliou

Sauve, 1926 - Les Eyzies-de-Tayac, 1987

Après une enfance dans le Gard sous le signe de la Résistance et des études d'économie politique à Los Angeles, Robert Filliou voyage en tant que fonctionnaire de l'ONU. En 1954, il démissionne : l'art et la poésie comme processus permanent, individuel ou collectif, indissociable de la vie deviennent son activité première. Parisien entre 1961 et 1965, il installe en 1962 sa « galerie Légitime » dans son chapeau, renommé « couvre-chef(s)-d'œuvre(s) », avant de fonder avec George Brecht La Cédille qui Sourit à Villefranche-sur-Mer (1965-1968). Les « propositions artistiques » de ce « génie sans talent » [« Interview de Robert Filliou », cat. exp. *Robert Filliou, Commemor*, Neue Galerie, Aix-la-Chapelle, 1970], virtuose autodidacte en art, relèvent de l'écriture, de la performance, du théâtre de rue, du jeu, de l'assemblage, de la vidéo ; elles tiennent du bouddhisme, de dada, de la contre-culture des années 1960, de la poésie concrète, de l'art conceptuel et de Fluxus. Il s'installe à Düsseldorf (1967-1974) et publie avec Joseph Beuys, George Brecht, John Cage et Allan Kaprow *Teaching and Learning as performing Arts* en 1970, dont une traduction posthume en français est parue en 1998 sous le titre *Enseigner et apprendre, Arts vivants*.

[Salle Galerie Bama | Fluxus]

Günther Förg

Füssen, 1952 – Fribourg-en-Brigau, 2013

L'artiste allemand Günther Förg étudie aux Beaux-Arts de Munich de 1973 à 1979 et connaît très tôt un succès international. Son œuvre d'une grande radicalité (sculpture, peinture et photographie) ne cesse de questionner ce qu'est l'art. L'artiste entretient une relation forte à l'architecture, en la photographiant – notamment les bâtiments du Bauhaus – mais aussi en utilisant certains motifs, comme la fenêtre devenue grille dans ses tableaux, ou encore dans sa manière de prendre en compte l'espace de ses accrochages.

Sa réception critique évolue au gré de sa production : s'il fut d'abord considéré comme un postmoderniste, puis comme un héritier de l'expressionnisme, nul doute aujourd'hui que son œuvre échappe à toute classification.

[Salle Architecture]

Hreinn Friðfinnsson

**Baer Dölum, 1943
Vit et travaille à Amsterdam.**

Hreinn Friðfinnsson se forme au Icelandic College of Arts and Crafts à Reykjavik avant de fonder en 1965 le groupe Sum avec Sigurður Guðmunðsson et Dieter Roth. Représentant de l'avant-garde artistique islandaise, il est établi à Amsterdam et conduit depuis les années 1970 une carrière internationale. C'est à l'inframince duchampien que font penser ses œuvres par leur économie formelle, leur acuité conceptuelle, leur puissance d'évocation poétique et l'intérêt qu'elles témoignent pour l'infime, la variation, le double, la transparence. S'emparant aussi bien de matériaux naturels que d'objets ou d'images trouvés, l'artiste traite subtilement de la nature, de ses lois et équilibres et du rapport que l'homme entretient avec elle, entre altérité et appartenance.

[Salle Galerie Bama | Fluxus ; Salle Lumière | Noir et blanc]

Pia Fries

Beromünster, 1955

Vit et travaille à Düsseldorf et à Munich.

Après des études de sculpture à Lucerne, Pia Fries rejoint en 1980 la Kunstakademie de Düsseldorf, où elle est l'élève de Gerhard Richter. Depuis le milieu des années 1980, l'artiste suisse allemande peint des œuvres abstraites. La couleur occupe une place centrale dans la composition de ses œuvres. Chaque application de couleur, épaisse, laisse apparaître la trace de l'outil utilisé et génère différents volumes – réserve, crevasse, manque, cisaillement – qui rappellent le travail de la sculpture. L'expressivité de ses œuvres abstraites a pour point de départ des éléments figuratifs dont elle extrait des fragments qu'elle sérigraphie sur le support de ses peintures, bien souvent le bois. Elle s'intéresse à plusieurs artistes du XVI^e au XVIII^e siècle parmi lesquels la naturaliste Maria Sybilla Merian, et notamment à une réédition contemporaine [Dover Publications, 1991] des planches du recueil *Erucarum Ortus* (1679-1717).

[Salle Abstraction ; Salle Lumière | Noir et blanc]

Bernard Frize

Saint-Mandé, 1954

Vit et travaille entre Paris et Berlin.

Bernard Frize est une figure majeure de la peinture abstraite des quarante dernières années.

À partir de 1977, l'œuvre de l'artiste français se construit autour de grandes séries qui, pour reprendre ses mots, établissent des contraintes (un protocole formel) afin de ne pas avoir à choisir et de pouvoir continuer. Le hasard et l'aléatoire jouent un rôle important : les œuvres *Untitled B5* et *Untitled B6* ont, par exemple, été réalisées en versant de la peinture de plusieurs couleurs dans un grand bac que l'artiste a laissé sécher pendant un mois et demi avant de transposer la « peau » sur la toile tendue. Ces imprévus permettent aussi à l'artiste de s'échapper de la série en cours et d'imaginer la suivante. Les procédés et les opérations menées sont très nombreux ; ils sont parfois le fruit d'une grande maîtrise, et prennent parfois le parti du moindre effort, selon le protocole retenu.

Bernard Frize prend en compte celui qui regarde. Il cherche ainsi à réaliser une peinture qui soit « loyale vis-à-vis du spectateur », une œuvre qui ne le domine ni ne l'écrase.

[Salle Bernard Frize ; Salle Lumière | Noir et blanc]

Jochen Gerz

Berlin, 1940

Longtemps actif à Paris, établi en Irlande depuis 2008.

D'abord philologue et linguiste, c'est par l'écriture et la poésie concrète qu'il a abordé en autodidacte la création artistique, mêlant performance, installations, photographie et vidéo. Après avoir participé à la 37^e Biennale de Venise en 1976 et aux documenta VI et VIII à Cassel, l'artiste s'emploie de plus en plus à des interventions participatives dans l'espace public. À partir de 1986 ses *anti-monuments* – contre le fascisme à Hambourg en 1986, contre le racisme à Sarrebruck en 1993 – sont des œuvres non monumentales voire imperceptibles, qui replacent en l'homme la responsabilité de la mémoire et interrogent l'auctorialité et l'œuvre d'art. Pour Jochen Gerz, l'art est avant tout une activité sociale, engageant l'artiste mais aussi la collectivité dans un processus réflexif.

[Salle Galerie Bama | Fluxus ; Salle Lumière | Noir et blanc]

Rodney Graham

Abbotsford, 1949

Vit et travaille à Vancouver.

Après des études littéraires à l'Université de la Colombie-Britannique, à Vancouver, Rodney Graham se forme à la photographie conceptuelle auprès de Ian Wallace. Depuis le milieu des années 1970, l'artiste, par des moyens très variés, interroge la relation entre la réalité et sa représentation. Ses œuvres complexes, qui utilisent le texte et l'image sous des formes très diverses, multiplient les références littéraires et philosophiques. Dans plusieurs œuvres, il interroge les dispositifs de perception. Soulignant une parenté entre le procédé photographique de la *camera obscura* et la manière dont l'image est perçue à l'envers sur la rétine puis retournée par le cerveau, Rodney Graham réalise en 1991, par exemple, une série de photographies où chaque prise de vue d'un arbre est renversée, troublant nos habitudes perceptives.

[Salle Paysages]

Olaf Holzapfel

Dresde, 1967

Vit et travaille entre Berlin et Argentine.

Né en Allemagne, Olaf Holzapfel étudie à la Kunstakademie de Dresde. Dès ses débuts, son travail porte sur la manière dont les habitants ordonnent leur espace de vie, en ville ou à la campagne, et donc à l'incidence de l'humain sur son environnement. Le langage de l'artiste est très riche, allant de l'utilisation de techniques artisanales traditionnelles (comme la paille, qui reprend des coutumes polonaises, ou le tissage, qui s'appuie sur des savoir-faire ancestraux de plusieurs régions du monde) à des dessins générés numériquement. Cela le conduit à produire des peintures, sculptures, installations et photographies qui explorent les interstices entre nature et culture, entre deux espaces géographiques (les frontières), entre art et artisanat et enfin entre l'image bidimensionnelle et la forme tridimensionnelle dans l'espace.

[Salle Lumière | Noir et blanc ; Salle Olaf Holzapfel]

Callum Innes

Édimbourg, 1962

Vit et travaille entre Édimbourg et Oslo.

Formé au dessin et à la peinture à la Gray's School of Art, Callum Innes est diplômé du Edinburgh College of Art en 1985. Depuis, il s'est affirmé comme un peintre abstrait important de sa génération dans la lignée de la peintre canado-américaine Agnès Martin (1912-2004). D'une grande rigueur formelle, il procède par réserves, par ajouts et retraits de peinture, utilisant la térébenthine pour moduler un aplat de couleur. Résultant d'un équilibre du faire et du défaire, chaque toile paraît naître de l'interruption du processus créatif. Chacune s'ajoute cependant à la série de celles qui l'ont précédée, qu'elle prolonge et module. C'est ainsi dans un travail d'une grande constance que sont questionnés le temps, le devenir, le geste créateur, la présence et l'absence.

[Salle Callum Innes]

Harald Klingelhöller

Mettmann, 1954

Vit et travaille entre Karlsruhe et Düsseldorf.

L'artiste allemand Harald Klingelhöller étudie à la Kunstakademie de Düsseldorf dans les années 1970. Depuis le milieu des années 1980, il fait du langage la matière première de son œuvre. Les lettres et les mots, issus tout autant de coupures de presse et de textes juridiques que de poèmes ou encore du vocabulaire médical, sont transposés dans l'espace en volumes avec une grande variété de matériaux : carton, plâtre, béton, acier, bois, verre. Les titres des œuvres ont un rôle important : ils semblent parfois les définir de manière univoque mais soulèvent aussi le pouvoir évocateur des mots et leur capacité à convoquer des images. L'artiste se définit comme un « flâneur dans le langage » et livre un œuvre dont le sens ne cesse de se redéployer.

[Salle Dessins | Mots]

Annette Messenger

Berk-sur-Mer, 1943

Vit et travaille à Malakoff.

Annette Messenger intègre l'École nationale supérieure des arts décoratifs en 1962. La matière première de son œuvre est sa propre histoire, autour de laquelle elle invente des personnages dont elle retranscrit les gestes et les attitudes, en portant un regard sur le statut social des femmes. Dans les années 1980, plusieurs de ses œuvres mettent en espace le corps, tandis que dans les années 1990-2000 l'artiste réalise de plus en plus de sculptures et de très grandes installations auxquelles elle intègre le mouvement. Des figures récurrentes apparaissent, comme celles de Pinocchio et de la sorcière, et des objets liés à l'enfance, comme les peluches, sont employés. L'univers enfantin a pour pendant un monde bien plus cauchemardesque, ses œuvres se situent dans un entre-deux déroutant. Annette Messenger est rattachée au courant des « mythologies individuelles » ; pour elle, tout son travail parle de fragments et de morceaux de corps.

[Salle Annette Messenger]

Wilhelm Mundt

Grevenbroich, 1959

**Vit et travaille à Rommerskirchen,
Cologne et Dresde.**

Le sculpteur allemand s'est formé à la Kunstakademie de Düsseldorf auprès de Tony Cragg et de Klaus Rinke. De nos jours, il enseigne à la Hochschule für Bildende Künste de Dresde. Après avoir accumulé quantité de chutes et de rebuts en créant des sculptures en mousse dans les années 1980, il s'est rendu célèbre à partir de 1989 avec la série encore développée aujourd'hui des *Trashstones*. Ces « pierres de déchets » sont riches de paradoxes et de sens : évoquant des formes naturelles, elles sont le fruit d'un enrobage techniquement très poussé des déchets de l'atelier. Une généalogie se tisse ainsi de l'une à l'autre et leur numérotation, apparente, confère à ces œuvres biomorphiques aux formes apparemment aléatoires une sérialité systématique et conceptuelle. La création, la transmission et la conservation des œuvres sont confrontées à la question de notre avenir écologique.

[Salle Abstraction]

Tom Phillips

Londres, 1937, où il vit et travaille.

Artiste londonien né en 1937, Phillips a étudié à Oxford la littérature anglo-saxonne et l'iconographie de la Renaissance au St Catherine's College et le dessin à la Ruskin School of Drawing and Fine Art. Polyvalent, il s'est fait connaître dans le domaine musical – classique et expérimental – et dans les arts plastiques par ses peintures, dessins et collages. La littérature tient une place de choix dans son œuvre, puisqu'il pratique aussi bien la poésie concrète que l'illustration et l'ornementation de textes. Depuis 1966, *A Humument* est un projet au long cours dans lequel il orne et détourne des volumes d'un roman victorien de W. H. Mallock, *A Human Document* (1892). Collectionneur, il met volontiers sa créativité au service de la transmission du patrimoine collecté, portant des projets d'exposition ou d'édition. En 1984, Phillips est élu à la Royal Academy of Arts.

[Salle Galerie Bama | Fluxus]

Pascal Pinaud

Toulouse, 1964

Vit et travaille à Nice.

Installé à Nice depuis ses études auprès de Noël Dolla à la Villa Arson, Pascal Pinaud y enseigne aujourd'hui la peinture. C'est un peintre prolifique, qui ne cesse d'étendre les possibles du tableau. Avec un souci d'exécution constant et un goût marqué pour les qualités esthétiques et synesthésiques des matériaux, il emprunte au quotidien, à l'artisanat et à l'industrie des médiums inattendus : laine crochetée, laque automobile, pansements, bobines de fils de toutes les couleurs. Il intervient aussi sur les espaces d'exposition pour induire un regard renouvelé sur ses œuvres. Son travail sur la peinture s'étend ainsi également à la sculpture, à l'installation, au dessin et à la photographie. Pascal Pinaud est aujourd'hui largement représenté dans les collections publiques françaises.

[Salle Abstraction ; Salle Dessins | Mots]

Éric Poitevin

Longuyon, 1961

Vit et travaille à Mangiennes.

Très tôt initié à la photographie, Éric Poitevin étudie à l'école des beaux-arts de Metz. Ayant remporté une bourse du secrétariat d'État aux Anciens Combattants, il réalise à travers toute la France, alors qu'il n'a que 24 ans, le portrait de cent anciens combattants. Son langage se dessine déjà : les portraits, d'une grande sobriété, sont pris à la chambre photographique, un procédé dont il ne se départira pas. En 1989, il est pensionnaire à la villa Médicis. Tout au long de sa carrière, l'artiste se saisit d'une manière nouvelle de plusieurs genres de l'histoire de l'art (portrait, paysage, nature morte), en offrant au regard du spectateur des « sujets » dans une forme de dépouillement. Depuis 2008, Éric Poitevin est chef d'atelier aux Beaux-Arts, à Paris.

[Salle Portraits ; Salle Paysages]

Denis Pondruel

Paris, 1949

Vit et travaille à Amiens.

Après des études d'ingénieur, Denis Pondruel choisit, en autodidacte, la création artistique. Étranger aux techniques artistiques traditionnelles, il utilise ses connaissances techniques et des méthodes scientifiques en appliquant des technologies issues du monde de l'industrie : mise en œuvre de métaux et de matériaux composites, utilisation de moteurs et de l'électronique, conception de systèmes logiques et construction de machines. À cela s'ajoute une grande attirance pour la littérature, la poésie et le théâtre, auxquels l'artiste fait fréquemment référence, tel l'hommage à Paul Celan. Sa formation scientifique l'incite à concevoir et imaginer, avec beaucoup de liberté, ses propositions non comme des métaphores mais comme des modèles. C'est-à-dire comme des représentations fondées sur des analogies de fonctionnement plutôt que sur des similitudes formelles.

[Salle Architecture]

Dieter Roth

Hanovre, 1930 - Bâle, 1998

Karl Dieter Roth / Diter Rot / Diterot / Dietrich Roth est un artiste aussi multiple que le suggèrent ses diverses signatures, ses lieux de vie changeants – au Danemark, en Islande, aux États-Unis, en Allemagne et en Suisse – et les nombreux médias qu'il emploie et accumule. Roth est proche du mouvement Fluxus. Avec désinvolture, il rapproche et questionne l'art et la vie, puisant dans le quotidien les matériaux de ses œuvres textuelles et plastiques. Dès les années 1950, ses livres-objets se nourrissent de ses études de graphisme à Berne et de son goût pour le constructivisme et l'art optique. En 1970, il crée son premier placard à épices. Par l'utilisation de matériaux organiques, il réalise ensuite des œuvres vouées au devenir, objets périssables qui par leurs transformations interrogent la possibilité de la représentation artistique. Dans les années 1970, Roth crée son propre musée à Hambourg ; en 1982, il représente la Suisse à la Biennale de Venise.

[Salle Galerie Bama | Fluxus]

Thomas Ruff

Zell am Harmersbach, 1958

Vit et travaille à Düsseldorf.

Entre 1977 et 1985, cet artiste allemand est à la Kunstakademie de Düsseldorf le disciple des Becher, dont il reprend la chaire professorale entre 2000 et 2006. Ruff emprunte à ses maîtres la sérialité conceptuelle de leurs travaux, mais là où ils employaient des conditions de prise de vue constantes pour élaborer une photographie objective, il met en question la capacité de la photographie à rendre compte du réel. Le dépouillement radical de ses clichés induit une inquiétante étrangeté qu'accentuent ses choix de tirage ou manipulations digitales : prises de vues nocturnes, formats démesurés pour des portraits évoquant des photos d'identité, appropriation et transformation jusqu'à l'abstraction de photographies existantes. Tout invite à porter un regard distancié sur la réalité, mais aussi sur la photographie.

[Salle Abstraction ; Salle Lumière |
Noir et blanc ; Salle Portraits ; Salle
Architecture ; Salle Paysages]

Anne-Marie Schneider

Chauny, 1962

Vit et travaille à Paris.

Après des études aux Beaux-Arts, à Paris, Anne-Marie Schneider connaît rapidement un important succès, notamment à la documenta X, en 1977, à laquelle Catherine David l'invite à participer. « Mon dessin est une écriture quotidienne. Cela m'évite d'écrire avec des mots! » explique-t-elle. Crayon, encre de Chine, fusain, aquarelle et acrylique sont les outils qu'elle utilise pour produire cette graphie journalière. Dans ses dessins se mêlent des figures hybrides, des corps-objets issus de son imaginaire, oscillant entre images oniriques et visions cruelles avec un humour mordant. L'artiste retranscrit aussi le quotidien tel qu'elle le perçoit et le reçoit à travers les médias, livrant des images d'un monde pénible et parfois violent.

[Salle Dessins | Mots]

Thomas Schütte

Oldenbourg, 1954

Vit et travaille à Düsseldorf.

Après avoir visité deux fois la documenta 5, Thomas Schütte décide de se présenter à la Kunstakademie de Düsseldorf. Il a pour professeur Gerhard Richter. Dès 1973, et tout au long de sa carrière, il conçoit avec des matériaux divers des modèles miniatures à partir desquels il réalise parfois, par la suite, une sculpture, une installation, une maquette ou encore des lithographies. Cela témoigne de sa manière de constamment glisser et penser l'œuvre d'une échelle à l'autre, tout comme la récurrence de certains sujets ou idées auxquels il revient parfois après des années. Les œuvres en trois dimensions emploient une grande variété de médiums (céramique, bronze, acier, aluminium, verre), témoignant de sa virtuosité technique. Dès ses années d'études, le dessin occupe une place centrale. Ses motifs récurrents vont de la représentation de l'architecture à la sculpture publique, en passant par toutes sortes de sujets qu'il qualifie de restes de la tradition : fleurs, visages, constructions.

[Salle Thomas Schütte ; Salle Portraits ;
Salle Architecture]

David Shrigley

Macclesfield, 1968

Vit et travaille à Glasgow.

David Shrigley étudie l'art environnemental à la Glasgow School of Art. Il publie dès la fin de ses études, dans les années 1990, des livres de dessins aux traits délibérément enfantins, porteurs de paroles fortuites comme des extraits de conversations entendues. D'un humour noir et cynique, ils mettent en évidence l'absurdité de nos peurs. Ses dessins ne sont jamais repris ni corrigés, et comportent souvent des griffonnages. L'artiste ne limite pas la diffusion de ses œuvres aux canaux traditionnels du marché de l'art, développant de nombreuses collaborations de manière à faire de ses dessins des objets populaires. Bien que le dessin soit central dans sa pratique, il réalise aussi des peintures, des installations, des sculptures et des interventions dans l'espace public qu'il photographie et expose par la suite. À travers ce type d'œuvre, il questionne la relation des œuvres d'art à leur environnement et la manière dont elles sont perçues.

[Salle Portraits ; Salle Dessins | Mots]

Thomas Struth

Geldern, 1954

Vit et travaille à Berlin.

Ce photographe allemand a étudié à la Kunstakademie de Düsseldorf entre 1973 et 1980 – d’abord la peinture auprès de Gerhard Richter et de Peter Kleeman, puis la photographie avec Bernd et Hilla Becher. Grâce à une chambre photographique grand format, Thomas Struth crée des clichés riches en détails, d’autant mieux offerts à la contemplation qu’ils sont le plus souvent tirés en grand. Il dévoile ainsi le théâtre du monde et ses liens invisibles – liens entre une société donnée et son environnement urbain ou naturel, entre les individus, entre une œuvre et son public –, comme en témoignent ses vues urbaines dites « lieux de l’inconscient », ses portraits de famille et, depuis la fin des années 1980, ses photographies de musées. La mise en abyme de ces dernières invite à penser la photographie elle-même comme objet opérant sur le « regardeur » et son environnement.

[Salle Paysages]

Hiroshi Sugimoto

Tokyo, 1948

Vit et travaille entre Tokyo et New York.

Hiroshi Sugimoto se rend à Los Angeles au début des années 1970 pour y étudier la photographie, puis s’installe à New York. D’abord connu pour ses photographies, il est aussi architecte et réalise des sculptures et des installations. Ses séries photographiques iconiques questionnent la retranscription du temps et de la lumière. Avec des chambres de grand format et un temps de pose extrêmement long, comme pour la série *Theaters*, débutée en 1978, des vues d’écrans de cinéma, dont celui du Tylon Theater (Queens), sont capturées durant la projection complète du film et génèrent un contraste intense entre la blancheur de l’écran et la pénombre de la salle. Dans *Lightning Fields* (2009-2010), l’exploration des effets de décharges électriques sur les plaques photographiques sèches se présente comme un hommage à deux pionniers, l’un inventeur, l’autre photographe : Benjamin Franklin et William Fox Talbot.

[Salle Lumière | Noir et blanc]

Mitja Tušek

Maribor, 1961

Vit et travaille à Bruxelles.

Mitja Tušek est un artiste né en 1961 à Maribor, en Slovénie, et formé à l'École supérieure d'art visuel de Genève. Les expérimentations techniques sont au cœur de son travail de peintre : mêlant de la cire à la peinture, superposant les couches, travaillant aussi par monotypes picturaux et empreintes, il manie couleurs, matières et formes dans le sens de la pure picturalité et dépasse les catégories du figuratif et de l'abstrait. Même lorsqu'il prend une photographie comme point de départ, l'inclusion de matériaux réfléchissants et les jeux de transparence et d'opacité des couches picturales superposées dérèalisent l'image perçue et lui confèrent l'évanescence et la prégnance d'une vision. Mitja Tušek a participé à la documenta IX de Cassel en 1992.

[Salle Abstraction]

Françoise Vergier

Grignan, 1952, où elle vit et travaille.

L'artiste drômoise Françoise Vergier est peintre, dessinatrice, sculptrice et céramiste. D'une grande finesse d'exécution, ses œuvres ont la singularité et l'étrangeté des objets surréalistes. À la rencontre fortuite se substitue cependant chez elle l'évocation de multiples références artistiques, philosophiques, mythologiques, religieuses et populaires, à travers lesquelles elle exprime son ressenti existentiel. La féminité et la maternité y jouent un rôle central, comme le rapport physique et spirituel de l'être humain au monde. L'attention de l'artiste aux matériaux et à la nature, la façon holistique dont elle conçoit l'existence et la création lui ouvrent autant de passerelles vers les spiritualités africaines et extrême-orientales, où elle puise une partie de son inspiration.

[Salle Dessins | Mots]

James Welling

Hartford, 1951

Vit et travaille à New York.

James Welling étudie les arts plastiques à l'Université de Carnegie-Mellon et la danse moderne à l'Université de Pittsburgh, puis au California Institute of the Arts. Rapidement, il choisit la photographie comme médium unique et est associé à la Pictures Generation. Il réalise plusieurs séries questionnant l'espace et pouvant s'apparenter à la photographie documentaire ou au paysage. En 1988, il entreprend une série documentant les paysages ferroviaires nord-américains. Il ne cesse d'expérimenter les techniques, comme la photographie argentique, le cliché sur verre ou le polaroid, en jouant avec leurs propriétés et leurs composantes physiques. À l'instar des photographies de papier aluminium froissé, l'artiste réalise de nombreuses œuvres consistant à produire des images abstraites. Dans d'autres séries, comme *Les Dégradés*, de 2005, la couleur joue un rôle prédominant.

[Salle Abstraction ; Salle Lumière | Noir et blanc ; Salle Architecture]